

CHRONIQUE

LA MENDICITÉ

Le lundi, surtout la matinée du lundi, offre à Québec un spectacle étrange.

Ne vous êtes-vous jamais arrêté à analyser les navrantes réalités de ce spectacle ?

C'est le grand jour de la gent guenille.

Dès à bonne heure le matin, les rues des principaux quartiers sont envahies par une cohue dépeignée, qui marche par groupes et se divise le patronage des deux côtés de la rue.

Il y a là des femmes, des hommes, des fillettes en haillons. Le costume obligé de pareille expédition est la loque, la guenille. Toutes ces gens-là, les uns clopin-clopant, les autres avec des désinvolures effrontées, surtout les femmes, le nez en l'air, la figure barbouillée, des lèvres gercées et blenâtres, entrent dans les magasins et les maisons privées, balbutient avec peine la formule traditionnelle, se retirent en poussant un profond soupir, si vous leur donnez, ou ferment bruyamment la porte, souvent en vous égrenant un chapelet d'injures, si vous ne leur donnez rien.

On est devenu tellement habitué à cet envahissement hebdomadaire de mendiants, que dans les magasins, pour ne pas perdre le temps à répondre à cette clientèle spéciale, on met une ou deux piastres en sous ou quelques livres de biscuits sur le coin du comptoir.

Les mendiants entrent, se servent et se retirent sans même remercier.

Donner à l'indigent est l'acte le plus naturel du monde, du moins chez tous ceux dont le cœur est autre chose qu'un simple viscère jouant le rôle de pompe aspirante et foulante dans l'économie humaine.

À Québec, la charité est large, grande et pure. On donne partout et en toutes occasions : à l'église, dans la rue, à la maison.

Mais que de vauriens le savent et en profitent ! Que de misérables devant un si beau champ à exploiter, ont succombé, paresse et sainéantise, à la tentation de vivre aux crochets de la charité privée et de la bienfaisance organisée ! Que de mendiants par état aujourd'hui dans notre ville, parce que la charité, ne comptant avec personne, a donné et donne encore sans discernement.

Que l'assistance privée ou publique s'exerce, très bien ! mais qu'elle ne s'exerce plus à l'aveuglette.

Les gens qui, le lundi, courent la ville en tous sens en quête d'un sou ou d'un morceau de pain, ont déjà jeté leurs bonnets par dessus les moulins. Ils sont descendus dans la rue et ont, sans vergogne, tendu la main au premier passant. Ils ont abdiqué du coup tout sentiment de dignité personnelle. Quand on a l'âme bien placée, on ne descend jamais à pareil rôle ; rien que d'y penser on a des révoltes insurmontables, et l'on meurt de faim et de misère plutôt que de tendre la main.

Les mendiants du lundi sont des farceurs qui, ce jour-là, font des provisions pour huit jours, et huit jours durant font la noce. Le pain et les sous ramassés au coin du comptoir se convertissent entre leurs mains en monnaie, puis en flacons de genièvre ou de whisky.

L'autre jour, je voyais une de ces mendiante entrer chez un restaurateur bien connu. La mendiante alla se mettre derrière un de ces réservoirs d'eau de glace que l'on connaît. Le restaurateur emplit un verre de rye whisky et le présenta à la mendiante, qui l'absorba d'un trait et jeta sur le tapis ciré du comptoir une pièce de cinq sous, qu'elle venait de mendier bien certainement.

—Est-ce que cette femme-là vient souvent ici ? demandai-je au restaurateur.

—Comment donc, mon cher monsieur, le lundi, elle vient ici au moins vingt fois dans la journée vider un verre de whisky, puis se remet à mendier son pain.

Et, ajouta-t-il après une pause, elle n'est pas la seule de son espèce.

Il est bien difficile d'abolir la mendicité ; elle est un peu de tous les pays.

En Angleterre et en France, la mendicité est toute une profession. Un jour, à Paris, le conseil municipal s'émut d'une recrudescence marquée de mendiants, et résolut de tenir enquête. Les investigations amenèrent la découverte d'une spécialité que l'on ne soupçonnait pas, le professeur de mendicité.

Pierre Véron raconta la chose dans le temps d'une façon très originale.

Quand on interrogea le professeur :

—Moi, dit-il, un mendiant !..... Allons donc, je n'exerce pas, je professe.

Il enseignait à ses élèves l'art de simuler toutes les infirmités et difformités possibles, les faux boiteux, les faux manchots ; il avait un cours d'épilepsie et d'évanouissements.

Et les boniments donc !

La plainte de la pauvre mère restée veuve avec cinq enfants.

Les sanglots de l'ouvrier sans travail qui relève de maladie, une purisie, ou bien père de six enfants, paralysé d'un bras ou avec un côté de mort.

La supplique de la personne désintéressée qui mendie pour une pauvre veuve.

Il apprenait aussi à ses élèves l'art de bien dire. Il avait des classes de gémissements et de sanglots étouffés.

Et il gourmandait ses élèves, il fallait voir ça.

—Recommencez-moi cela, disait-il. Vous manquez de dignité, c'est un nouveau moyen..... Et toi petit, ne parle pas si vite ; tu barbouilles. On n'entend seulement pas qu'il est question que ton papa s'est fait prendre un bras dans un engrenage.

Une fois, à Londres, on surprit un vagabond en flagrant délit de vol. C'était un gredin de la pire espèce ; quand il ne volait pas, il jouait au paralytique. Quand il se vit pincé, il se mit à simuler la paralysie, mais avec une perfection telle que